

L'aventure au-delà des murs

Au programme : la découverte du monde



Photo: Jean Hubbard

Lucy Sprague Mitchell, fondatrice du Bank Street College of Education situé à New York, guide un groupe de futures enseignantes dans les rues de la ville pour leur apprendre à considérer l'environnement urbain comme un aspect essentiel du curriculum. M^{me} Mitchell (au centre de la photo) attire l'attention des étudiantes sur les éléments architecturaux d'un bâtiment en construction. Une des étudiantes du groupe (promotion de 1944) confiera : « Lorsque nous déambulions dans les rues de New York avec Lucy Sprague Mitchell, nous nous sentions plus vivantes que jamais. »

Par **Salvatore Vascellaro**

Traduit par **Aude Charrin**

Pour Lucy Sprague Mitchell, fondatrice du Bank Street College of Education de New York, l'instruction allait bien au-delà des murs de l'école ou des pages des manuels scolaires. M^{me} Mitchell, qui enseigna dans cet établissement de 1930 au début des années 1950, croyait que l'instruction devait pousser les élèves vers de nouveaux horizons – physiquement, socialement, mais aussi intellectuellement – et devait avoir comme fondement les relations qui s'établissent entre les personnes.

Selon les principes défendus par M^{me} Mitchell, les interactions humaines sont essentielles à l'éducation d'un enfant, notamment lorsqu'elles ont lieu avec des gens de son entourage immédiat. Bien que les jeunes côtoient certaines de ces personnes tous les jours, ces dernières restent souvent dans l'ombre, malgré l'aide précieuse qu'elles apportent tant aux élèves qu'à leurs familles. Il s'agissait d'aller bien au-delà du fameux « Mytailorisrich »,

stéréotype évoquant pour nombre d'entre nous une méthode révolue d'apprentissage de la langue. Il était au contraire question d'un projet qui permette aux élèves de s'intéresser au travail de vraies personnes, en chair et en os, et aux innombrables maillons qu'elles forment dans une chaîne d'interdépendance en perpétuelle croissance.

Dans le but d'intégrer ces échanges, chers à Lucy Sprague Mitchell, à mon propre programme d'enseignement au primaire, je ne pouvais pas simplement me contenter de rassembler de l'information : il fallait que j'établisse un lien affectif. Les enfants ont besoin de découvrir, plus encore que de simplement connaître, les gens et le monde qui les entourent. Pour leur offrir ce genre d'occasions d'apprentissage, je devais m'aventurer dans leur propre monde, explorer leur environnement et vivre, moi aussi, ces interactions humaines.

Chaque année que je vouais à l'enseignement est ainsi devenue une nouvelle aventure, qui consistait à nous immerger, mes élèves et moi-même, plus profondément encore dans notre monde : le New York d'aujourd'hui pour mes petits de première et deuxième année, le New York des Autochtones pour mes deuxième et troisième année et le New York de l'immigration pour mes quatrième et cinquième année. La consultation d'experts faisait également partie de l'aventure dès que l'occasion se présentait.

Nous avons, par exemple, fait la connaissance d'Esther, juive new-yorkaise de 86 ans, dans un centre d'aide aux nouveaux arrivants. Mes élèves de cinquième année et moi l'avons écoutée se remémorer son enfance dans le Lower East Side, quartier de Manhattan qui a vu s'établir différentes vagues d'immigrants. Tandis qu'elle s'adressait aux enfants, elle est parvenue à recréer l'effervescence qui régnait alors dans les rues : les ateliers clandestins, les vendeurs ambulants de tout acabit poussant leurs chariots de bric et de broc et les habitants du quartier, déterminés à survivre malgré les difficultés. Esther nous a décrit le deux pièces dans lequel s'entassaient ses parents, ses cinq frères et sœurs et elle-même, les deux chaises qui lui servaient de lit, la pompe qu'elle utilisait pour avoir de l'eau et la lampe à kérosène qui éclairait les soirées de son enfance, pendant lesquelles le principal divertissement consistait à écouter les adultes raconter des histoires. Avant leur départ, lorsque les élèves lui ont demandé si elle accepterait de venir à leur école, la vieille dame a répondu qu'une visite au printemps était peut-être envisageable. Après cet entretien, nous sommes allés à la découverte de ces rues qui avaient vu grandir Esther – la synagogue, la bibliothèque, les immeubles surpeuplés, les enseignes de magasins en hébreu; nous avons même croisé le type du *deli*. Toute l'atmosphère qui régnait dans ces lieux a repris vie à l'évocation de ses souvenirs.

De retour en classe, les élèves ont reproduit ces moments de la vie d'Esther, fidèles à la description qu'elle nous en avait faite, et nous lui avons envoyés nos dessins, accompagnés de nos remerciements. Les enfants d'Esther ont d'ailleurs encadré quelques-uns de ces dessins, dont certains ornent les murs de leur salon. Au printemps suivant, lorsqu'elle a finalement honoré l'invitation des élèves, l'accueil qu'ils lui ont réservé était on ne peut plus chaleureux.

Une autre de ces rencontres a eu lieu alors que mes cinquième année étaient absorbés par l'étude du mouvement des droits civiques. La grand-mère d'un élève noir nous a rendu visite : elle avait pris part

aux contestations de l'époque au péril de sa vie. Son témoignage a permis d'illustrer les notions abordées en classe. En réalité, ses souvenirs nous ont plongés au beau milieu de la planification décisive en vue du boycottage des bus, à Montgomery, en Alabama, aux côtés de Martin Luther King et de Rosa Parks. En silence, les élèves ont écouté son récit : les gaz lacrymogènes, les chiens des policiers prêts à la mordre et, pire encore, les huées furieuses de la foule. Lorsqu'un élève lui a demandé les raisons de son engagement, elle a posé son regard sur son petit-fils et sur chacun des jeunes présents, puis a répondu avec passion : « Pour que mes enfants et leurs enfants puissent aller dans les écoles de leur choix ».

Ces deux femmes ne sont que des exemples parmi tant d'autres de toutes les âmes généreuses qui ont tant appris à mes élèves. Au cours de mes recherches, que ce soit sur des personnes ou sur des lieux, et réalisées en préparation de ces entrevues, j'ai osé m'aventurer en terrain inconnu. Pour Lucy Sprague Mitchell, c'était le propre processus d'exploration de l'enseignant qui lui permettait de placer les élèves dans des situations où ils seraient amenés à faire leurs propres découvertes. L'enseignant – et c'est peut-être là le plus important – peut alors éprouver l'énergie et les sensations procurées par la découverte et se mettre dans la peau d'un apprenant enthousiaste.

J'essaie, moi aussi, de placer mes étudiants de didactique, dans la même situation pour qu'ils fassent leurs propres découvertes et qu'ils aillent à la rencontre de ce que M^{me} Mitchell appelait un « monde de liens à faire » : qu'ils comprennent la façon dont leurs propres réseaux forment de nouveaux maillons dans cette chaîne d'interdépendance en perpétuelle croissance. Dans le cours que je donne sur l'élaboration du programme scolaire, les étudiants mènent des recherches de première main sur la plupart des quartiers de Manhattan et des environs. De toutes les études fascinantes qu'ils ont pu réaliser, trois me viennent immédiatement en tête : une étude sur les Autochtones de Long Island, une autre sur le quartier de Washington Heights et une dernière sur le quartier de Brownsville, à Brooklyn.

Dans le but de mieux saisir le lien étroit qui existe entre le « Long Island » des Autochtones et la topographie des lieux, une enseignante a mis sur pied un programme de recherche pour ses élèves de quatrième année. Pour ce faire, elle a passé des mois à explorer un milieu naturel afin de comprendre le rôle essentiel de la topographie dans la survie des premiers habitants. Une de ses explorations l'a menée sur les bords de la rivière Nissequogue, située

non loin de son école et à une vingtaine de minutes de son domicile. Malgré cette relative proximité, elle ne soupçonnait pas l'existence de ce cours d'eau. Par une glaciale journée de février, elle a laissé glisser son canoé sur la rivière jusqu'à son embouchure. C'est là, dans la baie, que tout est devenu clair pour elle. Elle a alors compris les raisons qui avaient fait de cet endroit un lieu de peuplement. La rive, jonchée de coquillages, témoignait de l'abondance de vie que cette rivière avait dû receler quelques centaines d'années auparavant, lorsque les Autochtones avaient élu domicile dans la région. Le lieu était pourvu d'eau douce pour leur permettre de s'hydrater et de se laver, ainsi que d'eau salée pour conserver la nourriture. Il y avait du bois pour la chasse et de quoi construire des maisons; la rivière et ses affluents formaient un véritable réseau de transport. Après cette excursion, la jeune femme a modifié son enseignement et décidé d'y intégrer ce genre d'occasions d'apprentissage pour donner la chance à ses élèves de faire pareilles découvertes.

Une de mes étudiantes qui exerçait déjà dans le quartier de Washington Heights, dont la population est composée majoritairement d'Américains d'origine dominicaine, était quelque peu réticente à l'idée d'y mener une étude de terrain. Elle craignait que les commerçants et les passants ne la considèrent comme une étrangère. Au contraire, au cours d'une de ses journées de congé, alors qu'elle explorait les rues du quartier, elle a plus d'une fois été chaleureusement saluée par ses élèves de première année et leur famille. Sympathiques et généreux, les commerçants lui ont d'ailleurs confié qu'ils seraient tout à fait disposés à accueillir sa classe dans leur boutique. Elle était pleinement consciente qu'elle devait à son étude ce nouveau sentiment d'appartenance et son intégration à la collectivité dans laquelle elle enseignait. De la même manière que pour la jeune femme partie à l'exploration de la rivière, cette expérience a modifié de façon permanente sa perception de son rôle d'enseignante : redonner aux excursions de proximité une place essentielle dans le programme scolaire des élèves.

Lorsqu'une autre de mes étudiantes a décidé de mettre sur pied une étude dans le quartier de Brownsville, à Brooklyn, pour ses élèves de troisième année, ses collègues étaient plus que sceptiques, évoquant pour se justifier la violence et la fracture communautaire caractérisant selon eux l'endroit. Elle a néanmoins persévéré dans la réalisation de son projet et constaté que toutes ses pérégrinations lui avaient permis d'aller au-delà des stéréotypes qui influençaient sa vision.

Accompagnée de ses élèves, elle s'est aventurée ainsi sur des chantiers de construction, dans des magasins, des restaurants, mais aussi chez un coiffeur et dans une organisation de développement de quartier. Sur le chantier, les jeunes ont découvert de magnifiques maisons en construction et ont rencontré le contremaître, heureux de les renseigner sur le processus de construction et la finalité de ces maisons : elles seraient attribuées aux résidents à faible revenu du quartier. Les élèves ont également poussé la porte du restaurant le plus emblématique du quartier, où la propriétaire, à leur grande surprise, leur a réservé un accueil des plus chaleureux. Après avoir évoqué ses origines du sud des États-Unis et l'histoire de son restaurant de *soul food*, l'hôte des lieux a offert parts de tartes et boissons gazeuses à des élèves particulièrement reconnaissants. Toutes ces excursions leur ont permis de découvrir qu'au-delà de la violence se manifestait la vie, dans toute sa force. Ce constat a été pour eux une révélation. L'école faisait tout d'un coup partie intégrante de leur monde; ils en étaient les acteurs et en prenaient toute la mesure, l'importance. L'enseignante, elle, s'est rendu compte qu'en plaçant sa collectivité au centre de son étude, elle crée un nouveau réseau social qui s'étend bien au-delà des murs de son école.

Les liens établis par chaque enseignant lors de l'élaboration du programme donnent corps à leurs études et révèlent toute l'importance de ces actions non seulement pour eux-mêmes, mais également pour les élèves et leur famille, ainsi que pour les membres de la collectivité. Pour chacune de ces personnes, le monde prend alors une autre dimension : il devient plus vaste et plus intime à la fois, et c'est cette nouvelle dimension que défendait Lucy Sprague Mitchell. En sortant de la salle de classe pour s'aventurer dans le monde, les jeunes et les enseignants deviennent des protagonistes actifs de ce monde commun : ils ne se sont pas contentés de croiser des gens, ils sont allés à leur rencontre et ont découvert des personnes.

Salvatore Vascellaro enseigne l'élaboration de programmes scolaires aux cycles supérieurs, au Bank Street College of Education à New York. Ancien instituteur et directeur d'école, il agit à titre de consultant auprès d'écoles de la région et supervise le travail sur le terrain d'enseignants stagiaires. L'intérêt qu'il porte au caractère essentiel des excursions et à la force vitale qu'elles représentent dans la formation des enfants et des enseignants est le sujet de son livre, *Out of the Classroom and Into the World* (2011, New Press).

Aude Charrin est étudiante de dernière année au baccalauréat en traduction professionnelle à l'Université de Sherbrooke. Passionnée de plein air et de voyage, elle s'est donné pour mission de participer au rayonnement de *Green Teacher* par la qualité de son travail.